

Bernard LE CALLOC'H

### ALADÁR BÁN ET LES FINNO-UGRIENS

---

*Toute sa vie, le folkloriste hongrois Aladár Bán (1871-1960) a été l'infatigable propagandiste de la cause finno-ougrienne dans son pays. Par son action en tant que directeur de l'Institut finno-estonien de Budapest, ses livres, ses traductions, ses articles, ses conférences, il a puissamment contribué au rapprochement des Hongrois avec les Finlandais et les Estoniens, et ce dès les premières années du XX<sup>e</sup> siècle. Traducteur d'Aino Kallas, d'Eduard Vilde, d'A. H. Tammsaare, de Mait Metsanurk, il s'est rendu célèbre par sa traduction de l'épopée nationale estonienne Kalevipoeg, qu'il a donnée en 1929, mais qui, en raison des circonstances politiques, n'a pu être rééditée qu'à la veille de sa mort. C'est à lui que l'on doit les congrès finno-ougriens de l'entre-deux-guerres, qui ont jeté les bases d'une coopération culturelle entre les pays finno-ougriens d'Europe. Il a été pendant plusieurs décennies l'un des dirigeants de la Société touranienne et un membre influent de nombreuses sociétés savantes et littéraires.*

---

Si des linguistes comme József Budenz, Pál Hunfalvy ou Bernát Munkácsi ont puissamment contribué par leurs travaux à démontrer les liens de parenté qui unissent entre elles les langues de la famille finno-ougrienne, Aladár Bán a joué un rôle sans doute tout aussi important en agissant dans les domaines de l'ethnographie et du folklore, de la géographie, de l'histoire de la littérature et de la traduction. La place qu'il occupe dans l'histoire des lettres hongroises est de ce fait considérable, bien qu'elle ne se mesure pas à l'aune dont on mesure habituellement les œuvres de fiction et les créations romanesques. Elle a été à la fois celle d'un pionnier, d'un découvreur et d'un propagateur, soucieux de révéler au public de son pays ce que sont et ce qu'ont fait les peuples étrangers dont les langues sont issues de la même lointaine origine ouralienne que la sienne. Par l'action

incessante qu'il a menée pendant plus d'un demi-siècle, par ses écrits propres, par ses traductions, par les rencontres et les manifestations qu'il a organisées, il a définitivement posé la parenté finno-ougrienne comme l'un des éléments majeurs de la conscience nationale hongroise.

Aladár Bán est né à Várpalota, en Transdanubie, le 3 novembre 1871. Fils d'un père d'origine allemande et d'une mère hongroise, il n'était pas Aladár Bán pour l'état civil, mais Károly Mór Banvart, forme magyarisée du mot *Bahnwart* qui signifie « garde-voie », comme il y a encore dans l'allemand d'aujourd'hui le mot *Bahnwärter(in)* pour désigner le ou la garde-barrière des voies ferrées.

Il fit successivement ses études à l'école primaire de Várpalota, puis aux lycées catholiques de Veszprém et de Székesfehérvár, ainsi que pendant un an au lycée protestant de Pápa. Après son baccalauréat, il entra au séminaire de Zirc avec l'intention de rejoindre bientôt l'ordre de Cîteaux, qui dirigeait alors cette célèbre institution. Mais au bout de deux ans d'études de théologie, il éprouva une crise de conscience. Sans renoncer à ses fortes convictions religieuses, il sentit qu'il n'y avait pas en lui une vocation assez solide pour accepter volontiers la discipline monastique et l'effacement personnel que cela impliquait.

Il alla continuer ses études à l'université de Budapest, afin de devenir professeur de hongrois et de latin. Après avoir obtenu son diplôme, il soutint une thèse d'histoire littéraire qui lui valut le grade de docteur ès lettres. En 1896, il fut nommé à son premier poste, au lycée de Temesvár, où il resta quatre ans. À partir de 1900, il poursuivit sa carrière à Budapest, qu'il ne devait plus quitter jusqu'à sa retraite, intervenue en 1932.

C'est dans les années où il était à Zirc que, devenu majeur et ayant commencé à écrire pour des revues littéraires, il décida de modifier son nom. Il le fit en trois étapes successives, se faisant appeler d'abord Bán Károly Aladár, puis Bán K. Aladár et enfin, à partir de 1889, Bán Aladár, nom sous lequel il est passé à la postérité. Il paraît qu'il se livra à cette transformation de son état civil pour des raisons patriotiques. Ce n'est pas impossible. Nous sommes dans cette période où, la Hongrie vivant une véritable résurrection, beaucoup de ses habitants éprouvaient le besoin d'affirmer de la sorte leur adhésion au nationalisme magyar. Ceux qui, comme lui, portaient un nom étranger se

sentaient souvent tenus de le hongariser, comme pour mieux démontrer leur attachement à leur patrie. Si cela est exact, il est en vérité plutôt surprenant qu'il ait pris alors un nom et un prénom qui justement n'étaient pas hongrois. Bán, en effet, tire son étymologie du nom du kagan avar Baján, transmis au hongrois par les langues slaves du sud et désignant, comme l'on sait, le gouverneur de la Croatie, après avoir jadis signifié « chef » ou « seigneur ». Quant au prénom qu'il se choisit de préférence à celui que lui avaient donné ses parents, c'est celui du frère aîné d'Attila, nom qui, du reste, n'est ni hunnique ni finno-ougrien, mais emprunté au germanique Aldemar, « le vieux », « le puissant ».

Son séjour à Zirc a probablement joué dans sa vie un rôle décisif, en attirant dès l'adolescence son intérêt sur le problème de la parenté finno-ougrienne du hongrois. C'est, en effet, de cette petite bourgade transdanubienne qu'était natif Antal Reguly et c'est là que son souvenir était demeuré le plus vif, alors que, épuisé par ses voyages et ses travaux, il s'était éteint à Budapest, à l'âge de quarante ans, le 21 août 1858. L'on sait que Reguly a donné à la recherche hongroise dans le domaine finno-ougrien ses lettres de noblesse en rapportant de ses expéditions un matériel documentaire si volumineux que la plus grande partie n'en pourra être exploitée qu'après sa mort.

En lui révélant les expéditions et l'œuvre monumentale de Reguly, Zirc lui a aussi fourni les moyens de se lancer en quelque sorte sur ses traces, puisque c'est alors qu'il s'y trouvait qu'il reçut en cadeau de son professeur, le cistercien Cyrill Horváth, la grammaire de la langue finnoise éditée en 1873 et rééditée en 1880 à Budapest par József Budenz. Cyrill Horváth, historien de la littérature hongroise du Moyen Âge, qu'il enseignera plus tard à l'université de Budapest, avait senti chez ce jeune homme d'esprit curieux un intérêt peu commun pour ce peuple finnois que l'on disait parent du sien, et il ne s'était pas trompé. Aladár Bán s'était aussitôt emparé de la grammaire finnoise et avait entrepris seul, dans ses heures de loisir, l'apprentissage de cet idiome à la fois si proche et si lointain qui n'avait pas tardé à le fasciner. Dès 1895, il donna à la presse, dans la « Revue de Budapest » (*Budapesti Szemle*) son premier écrit sous la forme d'une habile traduction du poème de Julius Krohn, alias Suonio, intitulé « Le drapeau étranger » (*Vieras lippu*). Il avait entre temps appris assez de

finnois pour s'engager sur une voie qu'il n'avait pas prévue et que pourtant il n'allait plus jamais quitter.

Bien que son séjour chez les cisterciens de Zirc ait été assez bref, il en a été marqué aussi par la relation intellectuelle qu'il a établie avec le chantre de Zirc que fut Endre Pázmándi Horvát (1778-1839), auteur d'un poème épique sur la Conquête de la Hongrie au IX<sup>e</sup> siècle, intitulé *Árpád* et paru en 1831. Aladár Bán avait été tout naturellement attiré par la personnalité insolite de ce religieux à la veine poétique un peu courte, et si conservateur dans son expression qu'il s'en était pris avec virulence à l'œuvre de rénovation de la langue entreprise par Ferenc Kazinczy. Mais ce qui l'avait plus spécialement touché, c'était, bien sûr, le sujet même de l'épopée. Le côté souvent pathétique qu'il avait su donner à son patriotisme dans ce long et lourd poème lui était allé droit au cœur. En dépit de son langage souvent suranné qui donnait à son œuvre un aspect quelque peu archaïque, Bán avait été séduit par cette évocation des temps arpadiens. Le jeune homme ne pouvait rester indifférent à ce rappel du passé et singulièrement de ces temps quasi mythiques qui virent déferler à travers la chaîne des Carpates les cavaliers des Sept Tribus et naître peu après, dans la vaste enceinte du bassin danubien central, une nation nouvelle. Emporté par le courant romantique qui continue d'inspirer fortement la poésie hongroise, il a consacré à l'*Árpád* de Pázmándi Horvát son premier travail d'histoire de la littérature ; et même si ce n'est pas cela qui établira plus tard son renom dans le monde des lettres de son pays, il ne cessera de ressentir toute sa vie une sympathie particulière envers celui qui lui a fait découvrir le ressort profond de son patriotisme.

Tous ceux qui ont évoqué la vie et l'œuvre d'Aladár Bán n'ont jamais manqué de mentionner son goût pour la poésie. Même si l'on fait abstraction de son activité en tant que traducteur d'ouvrages poétiques étrangers — il en sera question plus loin —, on constate qu'il a publié pour son compte personnel des recueils de vers, aussi bien au début qu'à la fin de sa carrière.

Dès 1898, il fait paraître sous le titre « Seul » (*Egyedül*) une série de poèmes d'inspiration à la fois religieuse et stoïcienne.

Deux ans plus tard, sous le titre « Pieuses envolées » (*Áhítat szárnyain*), il rassemble des hymnes et poèmes religieux dont plusieurs avaient été écrits quand il était à Zirc, et qui montrent assez que

son renoncement à la vie monastique n'a en aucune façon été synonyme de rejet de la foi. Effectivement, il restera toute sa vie très attaché à l'Église catholique, sans aucun doute par un sentiment religieux profond, mais aussi par patriotisme, car à ses yeux l'Église n'a jamais cessé de s'identifier tout au long des siècles à la défense de la Hongrie.

Les « poésies diverses » qu'il publie en 1911 sous le titre « Nuages et rayons » (*Felhők és sugarak*) sont, comme l'indiquent les mots « *vegyes költemények* », un recueil de textes écrits au hasard des circonstances, à des dates variables, sous le coup d'inspirations momentanées, sans autre lien entre eux que la personne même de l'auteur. Ce sont ce qu'on appelle communément des miscellanées, représentatives par leur diversité même des préoccupations qui l'habitaient et des sentiments qui l'animaient au moment où il les a composées. Ils nous prouvent, en tout cas, qu'à quarante ans Aladár Bán est toujours visité par la veine poétique.

Par la suite, accaparé par les nombreuses activités qu'il déploie en faveur des Finno-Ougriens, il écrit beaucoup moins de vers pour lui-même, réservant en quelque sorte ses forces et ses moyens à la difficile mais passionnante traduction artistique de poèmes finnois et estoniens, comme nous allons le voir.

En 1939 pourtant, dans son recueil de « chants ouraliens » (*Uráli dalok*), il insère quelques-uns des poèmes qu'il a tout de même continué de jeter sur le papier pendant les années précédentes, et de 1941 à 1944, cet éternel amoureux de Petőfi, qui voue au poète de la révolution de 1848 une admiration sans faille, publie à nouveau quelques poésies dans le bulletin de la Société Petőfi (*Petőfi Társaság*), qui porte le nom de « Couronne » (*Koszorú*). Ce sont là les derniers vers personnels qu'il ait donnés de son vivant.

À l'image de János Arany, au cours des vingt dernières années de sa vie, il écrit aussi assez souvent de brefs poèmes en forme d'aphorismes. La plupart sont demeurés à l'état de manuscrits et n'ont pas été, à ma connaissance, rassemblés dans une édition posthume. Ce qui est sans doute intéressant à noter, c'est que dans cette dernière période, sa poésie s'est en quelque sorte imprégnée des événements, des drames que connaissaient les peuples finno-ougriens. Faute de pouvoir le faire autrement, il a habillé de vers des questions d'histoire, de littérature, qu'en d'autres temps il eût exprimées plus directement

et plus complètement. Ainsi en a-t-il été quand il a écrit les paroles d'un « Hymne des Ouraliens » ou d'un « Chant épique finno-ougrien », qui constituent des moments uniques dans l'histoire de la littérature hongroise. À l'instar de la plupart de ses poèmes, ce ne sont pas des chefs-d'œuvre immortels, des créations littéraires géniales, mais bien plutôt les témoins émouvants d'une inspiration jamais lasse d'exprimer l'immense et amicale bienveillance qui le possédait.

Les peuples finno-ougriens ont empli sa vie, occupé tous ses instants. Pendant plus de cinquante ans, il n'a cessé d'œuvrer, dans tous les domaines qui lui étaient accessibles, au rapprochement des Hongrois avec eux, mobilisant toutes ses énergies pour aider à une meilleure compréhension, s'efforçant de créer une atmosphère de sympathie mutuelle qui n'était pas évidente au départ.

Souvenons-nous. Pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, la parenté finno-ougrienne, en dépit des démonstrations d'une poignée de savants, a été rejetée, moquée par la plupart des intellectuels hongrois, aveuglément accrochés à ce conte de fées qu'était l'origine hunnique des Magyars. János Sajnovics avait été ridiculisé, Sámuel Gyarmathi décrié, pour avoir voulu soutenir que la langue hongroise était apparentée à celles de populations jugées primitives. Les milieux politiques n'avaient pas été plus judicieux. Ils s'étaient au mieux réfugiés dans une indifférence qui ressemblait beaucoup à du dédain. Ceux-là mêmes qui se montraient plus conciliants hésitaient à franchir le Rubicon des partis pris et des préjugés. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, il n'en allait guère différemment. Les « patriotes » se seraient crus déshonorés s'ils avaient préféré aux Huns et aux Scythes ces Finnois dont un jour l'un des leurs avait osé écrire, par désir de les humilier, qu'ils empestaient l'huile de poisson.

Pendant qu'ils refusaient obstinément de voir la vérité en face, quelques-uns d'entre eux s'évertuaient, à coup d'étymologies fantaisistes, à démontrer la prétendue parenté de leur langue avec l'hébreu, l'arabe, le turc, voire le sumérien !

Aladár Bán, une fois sa carrière professionnelle assurée, n'avait pas hésité à se jeter dans la bataille dès 1895 avec sa traduction d'un poème de Julius Krohn. Puis il avait entrepris de traduire en hongrois les « perles de la poésie populaire finnoise » (*A finn népköltés gyöngyei*) que constituent les chants de la *Kanteletar*. Cette traduction

parut en 1902, et son succès autorisa bien vite une seconde édition l'année suivante. Cette année-là, il se rend pour la première fois en Finlande, afin d'être mieux à même de communier avec ce peuple finnois qu'il ne connaissait jusque-là que par les livres. Il en revient bien décidé à poursuivre dans la voie où il s'est engagé, sa valise pleine de documents, la tête pleine d'impressions et de souvenirs. Jusqu'à sa retraite, il se rendra en Finlande et en Estonie à douze reprises, montrant assez qu'il entend être un homme de terrain, soucieux de demeurer constamment en contact étroit avec les pays et les peuples qu'il a choisis d'étudier et de faire connaître.

À son retour, il publie une longue étude sur la littérature et l'art poétique des Finno-Ougriens (qu'il appelle les Finn-Magyars) ainsi que des Samoyèdes, et en 1904 sort de presse le récit de ses pérégrinations « Au pays des mille lacs » (*Az ezer tó országából*), sous la forme d'une série de « nouvelles finnoises » (*Finn elbeszélések*).

L'année 1905 voit la parution d'une courte étude de 64 pages sur « l'origine des Hongrois » (*A magyarok eredete*) qui définit sa position vis-à-vis de cette question fondamentale. À cette époque, innombrables sont les Hongrois qui s'interrogent sur ce qu'ils sont, sur leur place au centre de l'Europe, sur leur véritable identité. Rarement la solution finno-ougrienne leur agréée. Ils n'y croient pas, et si par hasard ils y croient, ils s'en désolent. Ils voudraient croire à autre chose. Bán intervient dans le débat avec ce livre didactique qui se veut une « introduction à l'enseignement de l'histoire de la littérature hongroise » (*Bevezetés a magyar irodalomtörténeti oktatáshoz*) et comprend deux parties, l'une sur l'origine du peuple hongrois à la lumière de l'histoire, l'autre sur l'origine des Hongrois à la lumière de la linguistique. C'est un aperçu rapide mais très clair de la question, qui vise à dissiper le brouillard où des théories fumeuses et contradictoires l'ont noyée. Bán est parfaitement explicite : la langue hongroise est un idiome finno-ougrien et ne saurait être autre chose. C'est un fait scientifiquement établi, qu'aucune considération ne peut valablement remettre en cause. Or, la connaissance de cette origine finno-ougrienne est nécessaire à la bonne compréhension du génie national. C'est pourquoi il est utile que les Hongrois aient une idée de ce que sont les autres peuples qui partagent avec eux cette singularité. Bien sûr, il n'est pas question de réduire leur champ de vision au seul monde finno-ougrien. Mais connaître les Finnois, les Estoniens, être

en mesure d'apprécier leur culture et leur littérature, c'est déjà accomplir un pas important vers une meilleure appréhension de soi-même. Si le génie d'un peuple n'est pas seulement fait de sa langue, il n'en est pas moins le reflet ; il en définit l'identité. Comme pour tous les peuples de l'Europe, l'origine ethnique des Hongrois est le résultat de nombreux brassages, d'apports étrangers qui, à la manière des sédiments géologiques, se sont peu à peu superposés. Ce n'est pas de race qu'il faut parler, mais de langue. Tous ces hommes qui aujourd'hui parlent indifféremment le hongrois ont eu des ancêtres divers, slaves, turks, germaniques notamment, et pourtant ils ne forment qu'une nation, parce que celle-ci se distingue de toutes les autres par l'idiome en lequel elle s'exprime. On parle encore de nos jours de Coumans (*kunok*), d'Alains (*jászok*), de Sicules (*székelyek*), de Polovtses (*palócok*), de Haidoucs (*hajdúk*), comme pour rappeler qu'ils n'étaient pas à l'origine des Finno-Ougriens, mais le temps a fait son œuvre et tous sont devenus depuis lors des Hongrois comme les autres. La langue commune a été plus forte que le sang, et cela d'autant mieux que, dès le départ, les Magyars de la Conquête ont été composés de plusieurs éléments ethniques, et qu'ils ont été bientôt rejoints par d'autres éléments allogènes (les Alains, les Sicules), cependant qu'ils s'employaient à assimiler les éléments slovènes, avars, gepides, trouvés sur place. Bref, c'est d'abord le caractère indubitablement finno-ougrien de leur langue qui constitue l'ossature de leur personnalité, la marque de leur génie propre.

La même année, Aladár Bán profite des vacances estivales pour se rendre en Carélie. Il y passe deux mois sur les traces de Lönnrot, à la recherche du *Kalevala*. Passionné par l'épopée nationale finlandaise dont il a pris la peine, assure-t-il, de lire les cinquante chants et les 22 795 vers de la seconde édition — celle de 1849 — il veut en quelque sorte s'imprégner de l'atmosphère kalevaléenne, au milieu des forêts et des lacs de cette région à peine connue, étrangère au monde suédois et luthérien, restée plus isolée et arriérée que la Finlande occidentale, et qui, justement pour cela, constitue le conservatoire de l'antique tradition finnoise.

De ce voyage il rapporte des « scènes de la vie du peuple finnois » (*Képek a finn nép életéből*) et une évocation des « voyages d'Elias Lönnrot » à travers les campagnes caréliennes (*Lönnrot Illés útjai*), qui paraissent en 1905. Il donne, par ailleurs, deux études relatives aux



Lapons, car il a eu la chance de pouvoir en rencontrer pendant ses pérégrinations. La première concerne « les souvenirs des mythes anciens des Lapons » (*A lappok mythosi emlékei*), la seconde « l'écriture à encoches chez les Finnois et les Lapons » (*Rovásírás a finnek-nél és a lappoknál*), qui ne manque pas d'intriguer les spécialistes hongrois de l'écriture du même genre, demeurée en usage jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle chez les Sicules de Transylvanie. C'était, au demeurant, le but qu'il recherchait en publiant ces pages. Il n'avait pas de plus ardent désir que d'inciter ses compatriotes à s'intéresser à leurs cousins finno-ougriens, afin de briser le mur que, si longtemps, l'indifférence, voire le mépris avait dressé entre eux.

En 1906 il revient sur ses impressions de voyage et donne un ouvrage ethnographique intitulé « Villages, bâtiments et cimetières dans les confins de la Carélie » (*Falvak, épületek és temetők Karjala végvidékein*), qui est le fruit de l'enquête qu'il a menée en mettant ses pas dans ceux de Lönnrot. En ce début du XX<sup>e</sup> siècle, tout est à découvrir en Carélie. Ce n'est pas un pays de châteaux ni de villes, il n'y a pas de véritables routes. Les Russes y sont très peu nombreux. L'industrie moderne y est inconnue. Le commerce se limite à celui du bois et des produits de la pêche en eau douce. La plupart des habitants sont illettrés. Ils vivent très dispersés, dans des maisons de rondins encore plus rudimentaires que les isbas russes, au milieu des forêts de bouleaux et de sapins, sous un climat d'une extrême rudesse hivernale. Mais ils possèdent un trésor incomparable, qui a été à l'origine de la *Kanteletar* et du *Kalevala* : ils ont conservé comme par miracle d'innombrables récits épiques, ballades, poésies lyriques et chants populaires, venus du fond des âges, derniers et précieux échos des temps païens.

Ce folklore est encore si vivant quand Bán parcourt, émerveillé, cette contrée lointaine, qu'il peut lui-même, grâce à l'excellente connaissance qu'il a de la langue finnoise, collecter des chants et des contes, écouter des bardes, recueillir de leur bouche des récits comparables à ceux qu'ont entendus et transcrits des auteurs finlandais comme Castrén, Ahlqvist, Borenius, Donner, et surtout les deux Krohn, Julius et Kaarle. Dès l'année suivante, il publie un ouvrage sur ses « collectes de poésie populaire en Carélie » (*Népköltési gyűjtéseim Karjalában*).

Devenu un spécialiste reconnu du monde finno-ougrien, il est présenté par Bernát Munkácsi au philologue Gusztáv Heinrich, président de la Société hongroise de philologie, qui, depuis son départ à la retraite en 1905, s'emploie à rassembler autour de lui les meilleurs talents pour composer en forme d'encyclopédie une histoire universelle de la littérature. Il a justement besoin d'un spécialiste capable de dresser l'inventaire des différentes littératures ouraliennes et d'en écrire l'histoire pour le troisième volume de son ouvrage.

Bán se met aussitôt au travail et réalise en cent cinquante pages une rétrospective de toutes les productions finno-ougriennes et samoyèdes, qui est demeurée jusqu'à maintenant inégalée. Bien qu'elle ait forcément beaucoup vieilli depuis un siècle, elle reste unique en son genre et d'une valeur documentaire incomparable, d'autant qu'à ses commentaires et biographies il avait pris le soin d'ajouter sa propre traduction d'un bon nombre de morceaux choisis, caractéristiques des différents genres ou des différents auteurs, ainsi qu'une bibliographie assez complète. Il avait conçu son exposé non pas selon le critère national (aucun peuple ouralien n'était alors indépendant), mais en fonction des groupes linguistiques : langues fenniques, volgaïques, permiennes, ob-ougriennes, samoyèdes et lapones ; et il avait avec raison estimé indispensable de ne pas se limiter strictement à l'histoire littéraire. Il avait donc relaté brièvement l'histoire politique et l'ethnographie des peuples en question, avant de broser un tableau de leurs productions écrites et orales et de fournir des éléments biographiques sur les auteurs cités.

Si le travail était facile pour la Finlande et même pour l'Estonie-Livonie, il l'était à l'évidence beaucoup moins pour les autres Ouraliens. La plupart n'avaient pas encore de véritable langue littéraire, il n'y avait que très peu d'auteurs indigènes, et, faute d'une orthographe clairement définie, il leur fallait souvent s'exprimer en russe. Malgré l'existence d'exceptions, comme les Zyriènes Kouratov et Lütchine — que rejoindra en 1910 le lapon Johan Turi —, le réveil national qui allait susciter peu à peu l'éclosion d'une littérature proprement finno-ougrienne ne s'était pas encore produit. Les textes écrits se limitaient dans presque tous les cas à des paraphrases en différents dialectes de catéchismes, livres saints, cantiques et autres ouvrages de piété, le plus souvent réalisés non par des autochtones mais par des missionnaires.

En revanche, la littérature orale était riche, quoique méconnue. Les collectes opérées par des explorateurs russes et étrangers, comme Castrén, Reguly, Rogov ou Wichmann, permettaient d'en avoir une idée, mais elles étaient loin d'avoir fourni toutes leurs ressources. Quant aux Samoyèdes et aux Ob-Ougriens, Aladár Bán n'avait pas eu à leur sujet matière à de longs développements. Il n'y avait pas d'auteurs dûment répertoriés, et la forme de littérature orale que l'on avait relevée chez eux en était encore à un stade rudimentaire. Il s'agissait de chants sans accompagnement musical, monotones, répétitifs à l'excès, dépourvus de mélodie.

La même année 1908, Bán publie sa traduction hongroise d'une série de conférences données en 1887 à l'université de Helsinki par Julius Krohn, le maître incontesté des études folkloriques et ethnographiques finnoises, sur « le culte de la divinité chez les peuples finno-ougriens païens » (*A finnugor népek pogány istentisztelete*). Il y ajoute le résultat des travaux les plus récents, menés depuis vingt ans, par les chercheurs hongrois, russes, allemands et finlandais, ainsi qu'une courte étude de lui, traitant du culte de la divinité chez les anciens Magyars, sous le titre « Quelques mots sur le culte divin de nos ancêtres » (*Néhány szó őseink istentiszteletéről*). Il s'efforce de comparer et de rapprocher les différents rites pratiqués par les Finno-Ougriens à l'époque pré-chrétienne, pour essayer de démontrer qu'ils ont eu probablement une origine commune, remontant à l'époque ouralienne, avant la dispersion. La tâche n'était pas aisée. Il fallait éviter le piège des déductions trop hâtives alors que la documentation sur le sujet était encore peu élaborée et passablement lacunaire ; alors que les recherches étaient loin d'être achevées.

Il en va de même pour l'importante contribution qu'il apporte sur « La notion de chamanisme et ses manifestations » (*A samanizmus fogalma és jelenségei*), dans la revue *Ethnográfia* de 1908. Les théories qu'il formule, les interprétations qu'il propose des phénomènes liés au chamanisme, du rôle social du chamane, à la fois intercesseur, exorciste, sorcier et guérisseur, ont résisté à l'usure du temps. Elles se sont avérées pertinentes, au point de ne faire l'objet d'aucune critique sérieuse par la suite de la part des spécialistes de la question.

En revanche, sa tentative d'explication rationnelle du Sampo (*A szampo kérdésehez*), cet objet magique et mystérieux, forgé par Ilmarinen, dont il est question dans le *Kalevala*, qui doit apporter le

bonheur aux hommes et les entraîne finalement dans la guerre, est sans intérêt. Elle est comme un coup d'épée dans l'eau parce qu'elle prétend appliquer le raisonnement logique à un objet qui ne relève que de l'imagination. Le Sampo est et doit rester une énigme indéchiffrable, puisqu'il est doué de pouvoirs qui dépassent l'entendement humain.

Bán salue en termes chaleureux la nouvelle traduction hongroise intégrale du *Kalevala* que vient de réaliser Béla Vikár (1859-1945), secrétaire général de la Société d'ethnographie — traduction parue en 1909 et au sujet de laquelle il publie un article dans la *Budapesti Szemle* l'année suivante, sous le titre « Le Kalevala et sa nouvelle traduction » (*A Kalevala és új fordítása*). Celle-ci est, en effet, nouvelle, puisqu'elle se substitue à celle — beaucoup moins belle — qu'a donnée en 1871 le finno-ougriste Ferdinand Barna (1825-1895). C'est un chef-d'œuvre en tous points digne de l'original, d'une qualité indépassable, qui compte parmi les plus grandes réussites de la littérature de traduction, au point d'être à juste titre considéré comme le sommet de ce qui peut être fait en ce domaine. En réalisant cette prouesse, Béla Vikár a prouvé, mieux qu'avec de longues démonstrations, qu'il existe bien une affinité particulière entre le finnois et le hongrois, affinité qui rend ce dernier mieux apte qu'aucune autre langue à restituer les subtilités, les cadences, les sonorités et les allitérations du texte de Lönnrot.

Cette même année 1910 voit la création à Budapest, à l'instigation de l'économiste Alajos Paikert (1866-1948) ainsi que du turcologue Gyula Mészáros (1883-1957), de la Société touranienne (*Turáni Társaság*). Ses fondateurs ont obtenu le haut patronage du prince royal Joseph-François, fils de l'archiduc Joseph, qui prend le titre de protecteur, la présidence effective étant assurée par le comte Béla Széchenyi (1837-1918), explorateur de l'Asie himalayenne. En 1913, il est remplacé pour trois ans par un autre géographe, le comte Pál Teleki.

Il s'agit donc bien d'une association qui a été conçue sur le modèle des Sociétés asiatiques du Bengale (1784), de Paris (1822) et de Londres (1823), dont le but est de développer les études et les recherches relatives à l'Orient en général, et singulièrement aux peuples dits « touraniens », c'est-à-dire, selon le vocabulaire moderne,

les peuples parlant les langues du groupe altaïque : Türks, Mongols, Tougouzes.

Dans l'acception de l'époque, et comme suite aux déductions de savants tels que le Finlandais Castrén, le Hongrois Budenz, les Allemands Bunsen et Max Müller, on croit qu'il existe effectivement une parenté linguistique ouralo-altaïque, ne serait-ce que parce qu'il s'agit de langues agglutinantes procédant uniquement, ou presque, par suffixation, plaçant toujours le déterminant avant le déterminé, et observant souvent la règle phonétique de l'assimilation vocalique. À partir de là, la Société touranienne en vient donc tout naturellement à étendre le champ de ses recherches et de ses relations aux Finno-Ougriens. À l'initiative d'Aladár Bán et du sculpteur finlandais Alpo Sailo, qui séjourne alors à Budapest dans l'atelier de son maître Alajos Strobl, un Institut finno-estonien (*Finn-Észt Intézet*) s'ajoute à l'automne 1923 à ceux qui déjà traitent des peuples et des civilisations d'Asie centrale. Et la direction en est confiée à Aladár Bán.

Ce dernier est à ce moment occupé à rédiger un article à paraître dans la *Budapesti Szemle*, destiné à faire découvrir *Kalevipoeg* au public hongrois en lui en fournissant quelques extraits traduits par lui, sous le titre « *A Kalevipoegból* ».

*Kalevipoeg* est aux Estoniens ce que le *Kalevala* est aux Finnois de Finlande et de Carélie. C'est Friedrich Robert Faehmann (1799-1850), fondateur de la Société savante estonienne, qui en prit l'initiative ; mais sa mort prématurée ne lui laissa pas le temps de mener son projet à son terme. Par chance, il eut en Friedrich Reinhold Kreutzwald (1803-1882) un continuateur doué d'un grand sens poétique, ainsi que du génie littéraire indispensable pour faire de ce long poème de vingt chants et 19 047 vers un chef-d'œuvre, comparable à son illustre devancier finnois. Pour Bán, l'important était de faire connaître à ses compatriotes la culture, les espérances, l'originalité d'un petit peuple finno-ougrien oublié de la grande Histoire, auquel il vouait une très sincère et active affection.

C'est dans le même esprit et pour les mêmes raisons qu'il publie par la suite plusieurs études tendant à montrer, sinon à démontrer, les similitudes qui, selon lui, existeraient entre le héros épique estonien, fils de Kalev, et le héros hongrois Kukorica Jancsi, devenu János Vitéz (Jean le Preux), dont les aventures singulières avaient été écrites

fin novembre 1844 par Sándor Petőfi, à partir de motifs tirés de contes populaires.

De même que le fils de Kalev est l'incarnation légendaire des vertus de courage de son peuple, de même János Vitéz est le symbole de la bravoure non moins légendaire du cavalier hongrois. De même aussi, l'un et l'autre récits épiques se déroulent sur une toile de fond éminemment terrienne, parmi le petit peuple des champs. La présence d'êtres de rêve, fées ou géants, n'empêche pas une vision concrète du monde réel.

Tous deux dressent un tableau sans complaisance d'un univers où les sans-grade, les sans-droit paraissent condamnés pour toujours à vivre sans joie, mais où pourtant existe, dans leur for intérieur, l'invincible espoir de surmonter un jour les épreuves les plus redoutables et de se libérer. L'irréalisme rejoint dès lors la réalité, rendant confiance au lecteur dans le pouvoir éternellement régénérateur de la vie.

En se livrant à cette comparaison entre le conte estonien et le conte hongrois, Bán poursuit une idée qui lui est chère, mais qui se révélera fautive, à savoir que le folklore finno-estonien aurait des traits et des points communs avec le folklore hongrois parce qu'il y aurait eu jadis, avant la dispersion — intervenue voici plus de quatre mille ans —, un fond de croyances et de traditions populaires qui aurait été le propre de toute la famille finno-ougrienne.

C'est parce qu'il croit à ce très vieux fond folklorique venu des temps ouraliens qu'il tente également de saisir « la couche profonde de la légende de Toldi » (*A Toldi monda alaprétége*), dans une conférence prononcée le 25 avril 1917 devant la Société hongroise d'ethnographie, à l'occasion du centenaire de la naissance de János Arany (1817-1882) ; cette conférence fut reproduite peu après sous forme d'un article dans la revue de la Société.

L'on sait que le cycle de légendes né du personnage à la force herculéenne qu'était supposé être Miklós Toldi a été rapporté pour la première fois sous une forme écrite et versifiée, en 1574, par Péter Ilosvai Selymes (Petrus Sericeus Ilosvanus), dans un poème de cent un quatrains intitulé « Histoire des actions éclatantes et des exploits du célèbre et illustre Miklós Tholdi » (*A híres neves Tholdi Miklósnak jeles cselekedetiről és bajnokságáról való história*). C'est lui qui servit de source d'inspiration à Arany pour l'une de ses plus belles réalisations poétiques, l'épopée de Toldi, composée en 1847. Celle-ci lui

valut un durable succès et constitue encore de nos jours l'un des monuments de la littérature hongroise.

La légende est bâtie autour d'un personnage historique, ayant vécu sous le règne de Louis I<sup>er</sup> d'Anjou (1342-1382), dont les prouesses ont alimenté longtemps les contes populaires de son pays. Il est par excellence le héros qui triomphe des méchants, celui qui rend justice aux petites gens, l'homme d'une force surnaturelle, mais bon, loyal, que les honneurs ni l'argent ne peuvent corrompre ; bref, c'est un chevalier au sens le plus noble du terme, quelque chose de semblable à ce fils de Kalev, le géant indomptable qui, au même moment, triomphe lui aussi du mal, redresse les torts, combat les injustices, et accomplit des prodiges au seul service de son peuple.

Certaines analogies entre les deux personnages expliquent que Bán ait pu croire que la légende hongroise et l'estonienne étaient issues d'une source unique, aussi lointaine que l'origine même des Finno-Ougriens. Mais les recherches ultérieures ont prouvé qu'il s'agissait d'une simple coïncidence.

À mesure que s'affirme davantage sa compétence en matière finno-ougrienne, Aladár Bán rejoint un nombre grandissant de sociétés savantes, au sein desquelles il déploie une grande activité et rend de précieux services.

Outre la Société touranienne et son Institut finno-estonien dont il assure la direction, il appartient à la Société d'ethnographie, créée en 1889 par le folkloriste transylvain Antal Herrmann (1851-1926), et qui sera présidée par le muséologue Imre Szalay jusqu'à sa mort en 1917.

En tant que catholique militant, il appartient depuis 1916 à l'Académie Saint-Étienne, filiale de la Compagnie du même nom (*Szent István Társulat*), qui rassemble en une dizaine d'ateliers spécialisés des écrivains et savants catholiques sous la présidence du linguiste Sándor Giesswein (1856-1923), prélat de Sa Sainteté.

Admirateur inconditionnel de Sándor Petőfi, il a rejoint en 1909 la Société Petőfi, fondée en 1876, que préside l'écrivain Ferenc Herczeg (1863-1954).

Il est aussi membre du comité directeur de la Société hongroise d'histoire littéraire (*Irodalomtörténeti Társaság*), ainsi que de la société littéraire La Fontaine, qui publie notamment beaucoup de traductions d'auteurs étrangers et porte un intérêt particulier aux littératures des pays finno-ougriens.

La Société de littérature finnoise l'a élu membre correspondant en remerciement pour la création, la direction et l'animation d'un institut finno-estonien au sein de la Société touranienne.

Il en a été de même pour la Société du Kalevala, pour ses traductions et ses travaux tendant à faire connaître en Hongrie la littérature finlandaise, et aussi pour la Société de littérature estonienne, après sa publication de plusieurs passages de *Kalevipoeg* et son action au sein de l'Institut finno-estonien de Budapest.

En 1922, il a été élu membre d'honneur du cercle finno-hungaro-estonien de l'université de Turku, ainsi que de la Société littéraire de Satakunta (aujourd'hui les départements de Pori et Häme). En 1924, il est décoré de la croix du mérite militaire finlandais, et en 1928, le 19 avril, de la croix de chevalier de la Rose Blanche. En 1939, il en sera fait commandeur.

En outre, aux côtés de Gyula Sebestyén, son président, il assure le secrétariat de la section hongroise de l'association internationale des folkloristes, dite « Folklore Fellows » (*Néphagyománykutatók szövetsége*), fondée en 1906 par le finlandais Kaarle Krohn et le danois Axel Olrick.

Au demeurant, toutes ces activités extra-professionnelles ne l'empêchent pas de trouver le temps de publier en 1912 une série de traductions artistiques qu'il a réalisées à partir des meilleurs poèmes des auteurs finlandais de langue finnoise, sous le titre *Finn költőkből, műfordítások*.

Sa carrière personnelle ne connaît pas de véritable interruption, mais la Première Guerre mondiale, l'effondrement de la Double Monarchie, la révolution communiste, l'occupation de son pays par des troupes étrangères, la crise économique et monétaire, puis finalement le désastreux traité de Trianon (4 juin 1920), arrêtent pendant plus de trois ans les publications littéraires, rompent les relations avec l'extérieur, empêchent le fonctionnement normal des sociétés savantes, remettent en cause tous les secteurs d'activité, alors que l'existence même de l'État hongrois est menacée.

En revanche, les bouleversements nés du conflit général ont entraîné la création des deux États finno-ougriens de Finlande et d'Estonie, non sans de furieux combats qui n'ont cessé en Finlande qu'en avril 1918 après une sanglante guerre civile, et en Estonie qu'en février 1920, au traité de Tartu, après une épuisante guerre étrangère.



Une fois la paix revenue, Aladár Bán s'ingénie à recréer les liens brisés et à profiter de ce qu'il y a maintenant en Europe trois nations finno-ougriennes souveraines, pour organiser le premier congrès finno-ougrien de l'histoire. Ses ambitions sont malgré tout modestes, en rapport avec la situation politique à peine stabilisée et avec les douloureux problèmes économiques de l'époque.

Pour le moment, Finnois, Estoniens et Hongrois se réunissent à Helsinki en 1921 pour établir un premier contact et s'occuper uniquement de questions scolaires et de l'enseignement universitaire. Bán voudrait voir se développer rapidement et sur une large échelle l'étude du finnois en Hongrie, celle du hongrois en Finlande et en Estonie. Il voudrait que des professeurs soient formés en nombre suffisant et que des bourses d'études soient accordées aux élèves les plus méritants. Pour cette raison, il voudrait que soient multipliés les échanges entre lycées ou collèges et universités ou hautes écoles. L'idée de jumelages entre établissements d'enseignement publics ou privés serait aussi une bonne chose, sans oublier les rencontres certainement fructueuses entre les Hongrois de confession luthérienne et leurs homologues du Nord.

Ce premier départ est certainement le bon, même si, pour l'heure, occupés à panser leurs blessures et à déblayer leurs ruines, les trois partenaires doivent se contenter de maintenir leurs ambitions au bas niveau de leurs moyens matériels.

La présence à Budapest, pendant l'année 1921, de l'illustre linguiste finlandais Emil Nestor Setälä (1864-1935), chargé de préparer la prochaine venue d'un représentant diplomatique auprès du gouvernement hongrois en sa qualité de membre dirigeant du parti du progrès, est pour Bán d'un grand réconfort en ces moments si pénibles de l'après-Trianon, d'autant que Setälä, qui était venu en 1889 apprendre sur place le hongrois, et qui, depuis lors, a été élu membre correspondant de l'Académie des sciences, symbolise en sa personne cet intérêt mutuel, ce désir de rapprochement et de bonne entente à quoi Bán travaille pour sa part du mieux qu'il peut, depuis déjà un quart de siècle. Que la Finlande, à peine née à l'indépendance, délègue en Hongrie le plus brillant des finno-ougristes, de surcroît président de la prestigieuse Société finno-ougrienne de Helsinki, est ressenti à Budapest comme un témoignage de sympathie et un hommage adressé à

l'aîné des pays finno-ougriens, à l'heure où l'histoire lui est si injustement cruelle.

L'année suivante, la chance sourit à l'entrepreneur fennophile : le comte Kuno Klebelsberg (1875-1932) prend en main le ministère des Cultes et de l'Instruction publique le 16 juin 1922 et y restera presque dix ans, accomplissant une œuvre de rénovation et de modernisation sans égale dans les annales de la Hongrie. Le nouveau ministre comprend d'emblée le parti que son pays mutilé, ruiné, et terriblement isolé diplomatiquement, peut tirer de ces relations avec les Finnois et les Estoniens, alors que ces derniers, eux aussi, ont un même pressant besoin d'entretenir, partout où ils le peuvent, des rapports avec l'étranger.

Il accorde aussitôt un soutien discret à la Société touranienne et à l'Institut finno-estonien que dirige Bán. Il approuve les propositions du congrès de Helsinki sur les questions scolaires et universitaires, et va s'employer à y donner suite.

Pendant ce temps, Bán se préoccupe de faire mieux connaître les peuples finnois et estonien, par des émissions radiophoniques, des conférences, des articles et des traductions. En janvier 1923, pour le centième anniversaire de la naissance de Sándor Petőfi, il donne à la Société d'ethnographie un exposé sur « Petőfi et la poésie des peuples parents » (*Petőfi és a rokonnépek költészete*), puis il publie coup sur coup quatre études sur « Le portrait ethnographique des Estoniens » (*Az Észtek néprajzi jellemzése*), « Le culte de l'ours chez les peuples finno-ougriens, singulièrement chez les Lapons » (*A medvetisztelet a finnugor népeknél, különösen a Lappoknál*), « La quête du trésor dans la croyance populaire » (*A kincskeresés a néphitben*). Il se livre pour terminer à un « Examen comparatif de la devinette » (*A találmese összehasonlító vizsgálata*) dans la littérature populaire finno-ougrienne, cependant que sort de presse la même année, sous le titre « Couronne d'épines » (*Töviskoszorú*) sa traduction des « Récits de la vie du peuple estonien » de la femme de lettres finlandaise Aino Kallas (1878-1956), fille du folkloriste Julius Krohn, mariée à un professeur estonien de philologie devenu diplomate après l'indépendance, Oskar Kallas. Il s'agit d'une série de courts récits anecdotiques, publiée en finnois en 1904 sous le titre *Meren takana* (Derrière la mer), puis en estonien sous celui de *Mere tagant* (De derrière la mer). Aino Kallas est du reste venue à cette occasion à

Budapest, où elle a séjourné du 9 au 16 avril 1923, ce que Bán n'a pas manqué de souligner dans un article de la revue *Turán*. Il traduit peu après une autre œuvre d'Aino Kallas, le récit historique *Barbara von Tisenhusen*, paru en finnois cette même année 1923, et en estonien dès 1924.

En 1926, il publie une « Histoire de la littérature nationale finnoise » (*A finn nemzeti irodalom története*), puis une « Histoire des littératures finnoise et estonienne » (*A finn és az észt irodalom története*), enfin des considérations sur « La signification de la littérature finnoise dans la littérature universelle » (*A finn irodalom világirodalmi jelentősége*), dans lesquelles il met l'accent sur la dimension exceptionnelle et la valeur universelle des œuvres les plus éminentes de la poésie populaire finno-ougrienne que sont notamment le *Kalevala*, la *Kanteletar* et *Kalevipoeg*.

En même temps, il fait paraître à Helsinki, à l'intention du public finlandais, un ouvrage en finnois intitulé *Unkari eheänä ja tynkänä* (La Hongrie intacte et mutilée), qui vise à faire comprendre l'ampleur du drame vécu par la nation hongroise tout entière, à la suite du dépeçage dont elle a été victime au traité de Trianon.

Il fait aussi pour la première fois une incursion dans le domaine très peu connu de la poésie populaire des Vogouls et des Ostiaks, telle qu'elle a été révélée au monde savant par les explorateurs hongrois et finlandais, et il s'efforce d'en expliquer la valeur artistique, d'en démontrer la spécificité, sous la relative pauvreté des moyens et des sources d'inspiration, au point de vue de l'expression littéraire en général. À la lecture de cet exposé, l'on devine aisément le désir qui l'anime de rectifier dans l'esprit de ses compatriotes l'opinion défavorable, voire méprisante, qu'ils ont trop souvent envers des « parents » aussi peu reluisants que ces populations ougriennes.

Il analyse entre autres une ballade vogoule intitulée « Le ménestrel » (*Az énekes*), qui semble avoir été la première poésie vogoule dont on connaisse l'auteur. Son compositeur a été un chef de tribu du nom de Tur-ás (le père Tur), qui vivait au début du XIX<sup>e</sup> siècle non loin des sources d'un petit affluent de la Konda, elle-même affluent de l'Irtych, en Sibérie occidentale. Le dialecte utilisé a donc été celui de la vallée de la Konda, étant entendu que les divergences entre dialectes vogouls sont assez fortes pour rendre difficile, sinon impossible, l'intercompréhension. Ce poème épique, qui raconte une légende des

temps les plus reculés, a été transmis à Reguly par l'intermédiaire d'un Vogoul nommé Yourkina, qui le lui avait présenté comme une œuvre de la poésie populaire avant de lui faire savoir qu'il en connaissait l'auteur. Ce genre de poème est toujours chanté, le barde qui le débite s'accompagnant sur une harpe en forme de « cou de grue » (*tär-sip*) à neuf cordes. Il se caractérise par le rythme binaire du récit, construit en vers parallèles, comme dans le *Kalevala*, et par une tendance presque systématique à la répétition d'un même mot sous deux formes différentes.

Comme en bien d'autres domaines, Aladár Bán a été à propos de la poésie vogoule un véritable pionnier. Il a extrait des archives des finno-ougriens, le plus souvent inabornables au commun des mortels, quelques-unes des œuvres récoltées par eux au cours de leurs voyages, afin de les mettre à la portée du public cultivé que les divers aspects de la culture du peuple le plus proche linguistiquement du hongrois étaient de nature à intéresser.

Le troisième congrès finno-ougrien devait avoir lieu en juin 1927. Mais, à la demande du gouvernement finlandais, il est reporté d'une année et se tient finalement en juin 1928. Des délégations nombreuses y prennent part, comme si elles voulaient rattraper le temps perdu. Présidés par le comte Teleki, animés très souvent par Bán, les congressistes s'efforcent de définir entre eux les points de convergence de leurs intérêts et d'y trouver la solution pouvant convenir à la fois aux uns et aux autres.

Ils constatent de prime abord que les trois États finno-ougriens de l'Europe ne partagent pas seulement une certaine parenté linguistique, ils ressentent aussi le poids de leur isolement ; et, dans le cas de la Finlande et plus encore de l'Estonie, celui de leur nouveauté, synonyme d'une évidente inexpérience des affaires extérieures. Réduits à leurs propres forces, ils sont de plus enclavés entre les cultures de l'Orient et de l'Occident, encore que tous trois proclament avec force, et avec raison, leur appartenance au monde occidental. Ils sont aussi pris en tenaille entre les mondes slave et germanique, et n'ont entre eux aucune frontière terrestre commune. Édifiés sur une base ethnique, ou plutôt linguistique, ils sont sans véritables limites géographiques précises, sans une « frontière naturelle » comme l'était naguère encore l'arc harmonieux des Carpates pour la Hongrie. Bref, ils subissent des handicaps qui les rendent plus vulnérables que les

États anciennement constitués. Raison de plus pour s'employer à accroître entre eux échanges, rencontres, contacts, et mobiliser leurs opinions publiques respectives en vue d'une connaissance mutuelle toujours meilleure. Tel devait être le but de ce troisième congrès, et tel fut bien le cas, en effet, puisqu'il offrit aux participants de nombreuses occasions d'entretiens et de discussions, dont ils tirèrent d'indubitables profits. Tous les délégués se montrèrent particulièrement satisfaits des décisions prises par le comte Klebelsberg en faveur des lectorats et des instituts hongrois de Tartu et de Helsinki.

L'année 1929 est pour Aladár Bán celle de son triomphe. Elle marque, en quelque sorte, l'apogée d'une carrière tout entière dévouée à la cause finno-ougrienne. Cette année-là, en effet, sort enfin des presses de la maison d'édition de la Société La Fontaine la traduction (légèrement abrégée) de *Kalevipoeg*, à laquelle il travaillait depuis près de dix ans.

Il faut se souvenir que l'épopée nationale de l'Estonie est un immense poème écrit dans une langue qui, en cette première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, est passablement vieillie et comporte de nombreux archaïsmes. L'œuvre de Kreutzwald n'avait fait jusque-là l'objet en Hongrie que de traductions fragmentaires. Celle de Béla Vikár, par exemple, parue en 1884, ne concernait que le premier chant, sur les vingt que comporte le poème. Dès lors, le travail de Bán prend tout son relief.

Il comble une lacune, mais il fait mieux encore. Il offre au public intéressé le moyen de prendre connaissance de l'épopée qui a joué dans l'histoire du réveil national estonien un rôle au moins égal à celui des poèmes de Mihály Vörösmarty dans le réveil national hongrois. Il fait toucher du doigt les malheurs qui ont si longtemps accablé ce petit peuple fennique des rivages baltiques, mais aussi la passion de la liberté et de l'indépendance qui l'a animé alors qu'il risquait de périr à jamais au fond d'un abîme de détresse, passion analogue à celle qui a poussé à la révolte les « kouroutz » de Thököly et de Rákóczi, ou les combattants de 1848. La traduction de Bán ne peut donc que renforcer le sentiment de sympathie que ses compatriotes éprouvent à présent pour ce parent du Nord qu'ils ont si longtemps ignoré.

De tous les travaux accomplis par lui depuis trois décennies, cette traduction est sans nul doute sa plus vaste et plus difficile entreprise. Pendant tout le temps qu'a duré la lente gestation de ce livre, il s'est

rendu plusieurs fois sur place pour y mener des recherches, mieux saisir le sens de certains passages, ou percer les allusions à des événements historiques devenus légendaires. Il a visité presque tous les lieux dont il est question dans le poème, parcouru la campagne, interrogé les villageois, sollicité des explications.

Lui-même, du reste, jugeait cette traduction comme la mieux réussie de toutes celles qu'il avait faites jusque-là. Elle lui tenait à cœur plus que toutes les autres. Pendant les trente années qu'il lui restera à vivre, il en parlera toujours avec émotion et avec fierté, comme le fait un maître artisan de son chef-d'œuvre.

De fait, cette traduction lui vaudra la reconnaissance des autorités politiques et académiques estoniennes, qui lui décerneront diplômes et décorations, en premier lieu l'ordre national de l'Étoile Blanche. Il sera élu membre d'honneur de la Société estonienne de littérature. Plus tard, en 1934, lorsqu'il prendra sa retraite de l'enseignement secondaire, l'historien Bálint Hóman (1885-1951), ministre des Cultes et de l'Instruction publique dans le gouvernement Gömbös (1886-1936), qui apprécie vivement son sérieux et sa compétence, lui fera attribuer par le régent Horthy le titre prestigieux, quoique plus honorifique qu'effectif, de « premier conseiller de gouvernement » (*Kormányfőtanácsos*), titre hérité de la monarchie des Habsbourg (*Oberregierungsrat*), qui s'accompagne toutefois de son élévation à la septième classe, celle des plus hauts fonctionnaires civils, et du doublement de sa pension.

En 1930, il collabore à la confection de l'album du souvenir édité en l'honneur de Bernát Munkácsi, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire (*Munkácsi emlékkönyv*), avec une étude sur la poésie chantée chez les peuples finno-ougriens (*Az ének költészete a finnugor népeknél*).

L'année suivante, il donne une autre étude d'histoire de la littérature, s'étendant cette fois aux Ouraliens, sous le titre « Le groupe des peuples finno-hongrois ainsi que les Samoyèdes » (*Finn-magyar népcsoport illetve a Szamojédek*), puis il s'échappe momentanément de la Finlande et de l'Estonie pour traiter également des Finno-Ougriens de Russie : Mordves, Tchérémisses, Votiaks, Zyriènes, Caréliens, Vepses, Vogouls et Ostiaks, jusque-là trop souvent passés sous silence, tant est lourde la chape de plomb que le despotisme communiste fait peser sur eux ; tant il est difficile d'avoir à leur sujet des informations précises.

Il donne d'abord « La situation présente des peuples finno-ougriens de Russie » (*Az Oroszországi finnugor népek jelen helyzete*), puis peu après de « Nouvelles données sur l'évolution du peuple zyriène » (*Újabb adatok a komi nép fejlődéséről*).

Enfin, il publie aussi l'« Histoire du congrès culturel finno-ougrien » (*A finnugor kultúrkongresszus története*) depuis sa création en 1921, brossant un tableau des progrès accomplis en une dizaine d'années dans le secteur de la coopération intellectuelle, et démontrant tout l'intérêt que ces progrès représentent pour les habitants des trois pays concernés. Il explique comment les travaux menés en commun ont permis de mieux se connaître, donc de mieux se comprendre et de mieux s'estimer, contribuant à mettre un terme à des siècles d'ignorance délibérée et de refus de la vérité. Cette entraide fraternelle a été le moteur de nouvelles actions dans les domaines littéraire, artistique et scientifique. Elle a eu notamment pour heureuse conséquence de briser l'isolement où tous trois se trouvaient. Bán, qui continue de se rendre souvent en Finlande et en Estonie, est à même de mesurer le changement qui s'est accompli.

En 1933, il se distingue en publiant trois de ses plus récentes traductions de l'estonien.

La première, intitulée *A hegyfalvi tejeseember* (Le laitier de Mäeküla) est le plus célèbre, en tout cas le plus populaire des romans d'Eduard Vilde (1865-1933), paru en 1916. Il s'agit d'un tableau très réaliste, et pourtant souriant, de la condition paysanne dans son pays jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, en même temps qu'une critique de l'appât du gain qui si souvent perd les âmes les meilleures.

Sa seconde traduction, *Az erdőárki gazda* (Le fermier de Kõrboja), est un roman d'A. H. Tammsaare, paru à Tallinn en 1922. C'est l'histoire de l'amour tragique d'un jeune homme trop orgueilleux, au tempérament trop bouillant, pour une jeune fille cultivée qui, en dépit de son éducation, aspire à revenir vivre à la campagne. Tammsaare se complaît à nous décrire longuement et de façon magistrale la psychologie complexe des deux personnages. Bán a été bien inspiré de livrer au public de son pays cette œuvre originale de la littérature estonienne, l'une des meilleures du genre.

Sa troisième traduction s'intitule *Beront az élet* (La vie fait irruption), ensemble de nouvelles publié en 1931 par Mait Metsanurk (1879-1957).

En dépit de la volonté bien affirmée de Karafiath, puis de Hóman, de poursuivre jusqu'à son terme l'œuvre immense de modernisation du système éducatif hongrois, entreprise avec tant de détermination par Klebelsberg, leur illustre prédécesseur, les choses ne sont plus les mêmes après son départ, qui coïncide malheureusement avec le point culminant de la crise économique mondiale. Le climat général s'en trouve alourdi, d'autant que, un peu partout en Europe, l'on assiste alors à la montée des dictatures. Cette évolution inquiétante a ses répercussions en Hongrie jusqu'au sein des sociétés savantes, en principe étrangères aux idéologies politiques et aux aléas de la vie parlementaire. Tel est le cas de la Société touranienne. Celle-ci dévie peu à peu de la voie uniquement scientifique qui aurait dû être la sienne. Sous l'influence de nouveaux membres, moins soucieux d'impartialité que les fondateurs, elle tend à échafauder des projets chimériques et à développer une conception raciste du touranisme, en complète contradiction avec cette autre tendance qui la pousse à étendre à l'infini le champ de sa compétence, bien au-delà du domaine — déjà si vaste — des langues ouraliennes et altaïques. En fait, elle est sortie de sa neutralité, et en vient parfois à substituer des considérations politiques aux exigences de la seule science. En 1935, bien conscient de son impuissance à contrôler, à plus forte raison à contrecarrer, cette déviation qu'il juge dangereuse, Bán s'éloigne d'une organisation beaucoup trop dominée par les exagérations d'un pantouranisme de plus en plus militant. Il renonce à assurer la rédaction en chef de la revue *Turán* et quitte définitivement en 1937 la Société dont il était l'un des dirigeants les plus actifs depuis vingt-sept ans. Il rejoint ainsi Pál Teleki, Ferenc Fodor et quelques autres qui, pour des raisons analogues aux siennes, donnent eux aussi leur démission.

Alors que, à la rentrée universitaire de 1935, Miklós Zsirai, élu à l'Académie l'année précédente, est nommé titulaire de la nouvelle chaire des langues finno-ougriennes de l'université de Budapest, le ministre de l'Instruction publique, Balint Hóman, reçoit son homologue estonien, le colonel Alexander Jaakson (1892-1942), le 13 octobre. Hóman et Zsirai signent un traité de coopération culturelle qui concrétise les efforts déployés jusque-là de part et d'autre à la suite des congrès finno-ougriens. Dix jours plus tard, la même cérémonie se renouvelle avec son homologue finlandais, Uno Yrjö Hannula (1891-



1963). Les deux traités, auxquels le gouvernement hongrois entend donner le maximum de solennité, sont signés dans la salle Albert Apponyi de la Bibliothèque Nationale Széchenyi. Ils ont pour but de mieux harmoniser la politique culturelle des trois États finno-ougriens et de renforcer les moyens mis à la disposition des échanges en tous genres qui doivent dorénavant intervenir : échanges et coopération dans l'établissement des programmes radiophoniques et des films d'actualité, dans la présentation et la mise en valeur des œuvres artistiques et musicales, dans la traduction et l'édition des œuvres littéraires, dans l'organisation d'expositions et de compétitions sportives, dans l'envoi et l'accueil des enseignants et des boursiers — sans oublier l'harmonisation des livres d'enseignement, notamment des manuels d'histoire, et l'entraide dans tous les domaines de la recherche scientifique, au sens le plus large du terme. Une commission mixte est mise en place, que présideront les ministres de l'Instruction publique en exercice, et dont feront partie les ambassadeurs ou ministres plénipotentiaires alors en poste dans les trois capitales, ainsi qu'un certain nombre d'experts choisis d'un commun accord pour leur compétence reconnue. Côté hongrois, Aladár Bán et Miklós Zsirai sont aussitôt priés d'y prendre part.

En retraite de l'enseignement depuis 1932, Bán n'en continue pas moins de militer pour la cause finno-ougrienne qui lui est si chère. Il donne, par exemple, un commentaire de sa traduction de la *Kanteletar*. Il collabore à une anthologie de « Chants ouraliens » (*Uráli dalok*), qui est un choix de traductions et de poésies originales. Mais les événements dramatiques qui surviennent alors le bouleversent profondément. La Pologne a été écrasée en quelques jours et partagée aussitôt entre l'Allemagne nazie et la Russie soviétique. Or, voici que, le 30 novembre, l'Armée rouge attaque la Finlande. Cette agression contre le peuple auquel il porte une si vive affection le frappe littéralement au cœur. Tous les espoirs de coopération culturelle et de relations pacifiques sont jetés à bas. Il n'est plus question que de l'héroïque défense des soldats de la « guerre d'hiver ». Les Hongrois dans leur ensemble, grâce à lui, s'étaient habitués à ce frère nordique si longtemps méconnu, éprouvant pour lui non seulement de la considération, mais aussi de l'amitié. Bán, qui s'était dépensé sans compter pour le faire aimer et comprendre, est au désespoir. Que

peuvent compter les quelques articles, les poèmes qu'il publie encore çà et là, face à la tragédie qui se déroule dans les plaines glacées de l'isthme de Carélie ?

L'année 1940 met le comble à son désarroi. Il vient de faire paraître « Les fleurs de la poésie estonienne » (*Az észt költészet virágai*), un recueil qui reprend aussi quelques-unes de ses traductions anciennes, quand la république d'Estonie disparaît corps et biens dans un incroyable naufrage qui est — faut-il le dire — un acte inouï de piraterie internationale. Le 17 juin, alors que, à l'Ouest, la France s'effondre et l'Angleterre est aux abois, des putschistes communistes au service de l'URSS rayent d'un trait de plume leur propre patrie et l'annexent à l'empire stalinien.

En quelques mois, tout ce qu'il a construit avec tant de persévérance et de bonne volonté, tout ce pour quoi il s'est battu, est balayé par la tourmente de la guerre et par le jeu cynique des dictatures. Même si, grâce à la ténacité de ses soldats, la Finlande a échappé au sort de l'Estonie, elle n'est plus en mesure de faire autre chose que de panser ses plaies, de relever ses ruines et de pleurer ses milliers de morts. La propagande opiniâtrement poursuivie depuis plus de trente ans échoue avant même de toucher au port. Le rapprochement entre Finno-Ougriens, qui avait donné des résultats prometteurs, n'a plus dès lors de raison d'être, du moins aussi longtemps que dureront les hostilités. Au reste, la Hongrie, jusque-là demeurée loin du champ de bataille, y entre à son tour en juin 1941, tout comme la Finlande, désireuse de recouvrer les parties de son territoire que l'URSS lui a arrachées au traité de Moscou, le 12 mars 1940.

Dans l'Europe désormais presque tout entière à feu et à sang, il trouve pourtant le courage d'écrire des vers que le bulletin de la Société Petőfi publie de temps à autre jusqu'à la fin de 1944.

En 1942, faute de pouvoir s'occuper de son sujet de prédilection, il écrit la biographie du poète Géza Gyóni (1884-1917), mort pendant la Première Guerre mondiale dans un camp de prisonniers à Krasnoïarsk, en Sibérie. Le choix de cet écrivain quasiment oublié n'est pas innocent. Gyóni était parti au front une fleur au fusil en glorifiant la guerre. Puis, dans les tranchées de Przemysl, à la vue des tueries auxquelles il avait dû participer, il s'était révolté, et, dans ses derniers écrits, s'était dressé avec la rage du désespoir contre le massacre de sa génération. Le belliciste s'était mué en pacifiste. Sans doute Bán

voulait-il inviter ses compatriotes à réfléchir au prix exorbitant dont se payent toujours les conflits armés. Effectivement, en 1945, au moment où se taisent les armes, la Hongrie, la Finlande, l'Estonie ont été transformées toutes trois en un champ de ruines et de désolation. Et l'Estonie a même cessé d'exister. Si Bán, comme c'est probable, s'est penché sur l'œuvre de sa vie, il n'a pu qu'en éprouver un grand découragement, d'autant que, dans la Hongrie nouvelle qui se forme peu à peu au sortir du désastre, il n'y a plus de place pour lui. Les sociétés littéraires dont il était membre ont disparu. De nouvelles équipes apparaissent, qui ne se soucient pas de rallier à elles un homme du passé, compromis à leurs yeux par ses liens avec l'ancien régime. Avec ses idées de fraternité finno-ougrienne, il s'aperçoit bien vite qu'il n'est pas le bienvenu. Au demeurant, l'instauration à partir de 1948 d'un système politique communiste servilement copié sur le modèle soviétique, ainsi que la proclamation d'une république populaire, intolérante et totalitaire, ne sauraient agréer à ce catholique fervent, imbu des idées patriotiques et « révisionnistes » de la génération de Trianon, ami et disciple de Pál Teleki, admirateur de Klebelsberg. À son grand regret, il demeure donc en retrait de la vie active, cependant qu'il ne voit pas sans chagrin son ami Zsirai consentir à se faire à présent, par opportunisme, l'avocat d'une prétendue science linguistique marxiste, puis de fumeuses théories staliniennes au sujet des langues, alors que le pays a sombré dans le satellitisme.

C'est que, à cette date de 1951, la Hongrie, désormais intégrée dans l'univers concentrationnaire communiste, vit dans la terreur, savamment entretenue par un déploiement forcené de propagande. On est en pleine guerre froide. Bientôt commencent les arrestations arbitraires, la nuit ou à l'aube, et la déportation de ceux que l'on dénonce comme les ennemis de la classe ouvrière, les suppôts de la « réaction noire » ou les saboteurs du plan quinquennal. Aladár Bán n'échappe pas à la cruelle frénésie des nouveaux maîtres. En juin 1951 il est soudain arrêté et, sans qu'il y ait même l'ombre d'un jugement, il est contraint d'aller vivre dans un endroit perdu du comitat Hajdú, à la frontière roumaine. Privé de sa pension, il touche alors le fond de la misère morale et matérielle. Il songe même à se suicider. Heureusement, il a quelques amis écrivains assez courageux pour oser intervenir en sa faveur et faire valoir que ce patriote exemplaire, ce savant désintéressé n'a certainement pas mérité une telle humiliation, ni un

sort aussi cruel, pour avoir été promu naguère au grade symbolique de conseiller de gouvernement. Finalement, après dix mois qui ont été les plus terribles de sa vie, il est assigné à résidence à Győr, car toujours considéré par les communistes comme un « élément dangereux ». Du moins se trouve-t-il ainsi dans une grande ville de 85 000 habitants, où il se sent plus à l'aise et où il peut fréquenter la bibliothèque municipale. Mais cette relégation qui le frappe comme s'il s'agissait d'un criminel l'empêche de regagner la capitale. En fait, son appartement de Budapest lui a été confisqué. Attribué depuis lors à un agent du régime, il ne peut plus être question de le lui rendre.

Il restera plus de cinq ans à Győr, résigné au traitement inique qui lui est infligé, mais insurgé contre le pouvoir qui s'entête à le considérer comme un fasciste. Pour adoucir son exil, quelques-uns de ses disciples et amis se risquent à venir le voir. Tel est le cas, par exemple, du folkloriste Bertalan Korompay (1908-1995), ancien boursier hongrois en Finlande. D'autres lui font parvenir quelques-uns de ses livres, ainsi que la partie de sa documentation qui a échappé à l'inquisition de la police politique. Par malheur, une crue soudaine du Danube et de ses affluents, la Rába et la Rábca, inonde le bas quartier où il a pris refuge, détruisant le précieux patrimoine intellectuel jusque-là sauvé du désastre.

Après l'insurrection populaire de l'automne 1956, on cesse au moins de le persécuter. Rentré plus tard à Budapest, où il a pu trouver à se reloger dans un petit appartement sans confort, il ne se sent plus autant un proscrit ; mais les épreuves l'ont brisé et sa santé est ébranlée.

Toutefois, alors qu'il est parvenu à l'âge respectable de 89 ans, les derniers mois qui lui restent à vivre lui apportent une triple joie. D'une part, sa traduction de *Kalevipoeg*, depuis longtemps épuisée et introuvable, même chez les bouquinistes, est rééditée. C'est pour lui, en quelque manière, la reconnaissance de ses qualités de traducteur et d'homme de lettres, et comme un retour en grâce après l'ostracisme dont il a été victime.

D'autre part, cette publication si ardemment souhaitée et si longtemps repoussée coïncide avec la réapparition sur le marché hongrois de la traduction de quelques ouvrages d'auteurs estoniens. Il est vrai qu'il s'agit uniquement d'œuvres de propagande communiste, dues à des écrivains qui trouvent très bien l'annexion de leur patrie et l'asser-

vissement de leur peuple à l'impérialisme russe. C'est le cas de Juhan Smuul (1922-1971), qui s'est distingué, entre autres, par un hymne dithyrambique adressé à Staline (*Poem Stalinile*) en 1949, ou celui d'August Jakobson (1904-1963), qui a été pendant huit ans le dérisoire « chef d'État » de la république socialiste soviétique d'Estonie. Mais en ces temps de censure et de terrorisme intellectuel, il faut savoir se contenter de peu, et ne pas faire la fine bouche.

Enfin, Budapest est en septembre 1960 le théâtre du premier congrès des finno-ougriens, celui qu'il avait longtemps rêvé d'organiser et qu'il avait attendu en vain durant toutes ces années de cauchemar. Il est tenu au courant de l'événement par ses amis, mais il ne peut y participer comme il l'aurait tant désiré, car ses forces l'abandonnent et sa santé achève de se délabrer. C'est au moment même où celui-ci tient sa séance de clôture qu'il s'éteint, le 24 septembre. Un hommage posthume lui est spontanément rendu par tous les congressistes, auxquels justement les organisateurs avaient eu la judicieuse idée d'offrir un exemplaire de son *Kalevipoeg*. Parvenus à l'aéroport, Finlandais, Estoniens et Soviétiques le brandissent comme un drapeau afin de saluer une dernière fois, avant de monter dans l'avion, celui qui jamais ne les a oubliés.

Peu d'hommes ont consacré dans leur vie autant de temps, déployé autant d'efforts et réalisé un aussi grand nombre de travaux au service de la famille linguistique finno-ougrienne qu'Aladár Bán. Quand on dresse le bilan de son action et quand on fait l'inventaire de son œuvre, on ne peut nier qu'il en a été l'un des plus ardents et des plus constants propagandistes. Il a bien mérité de la cause qu'il a si noblement servie.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BARTHA József, 1926, *Két nemzedék magyar irodalma, 1875-1925*, Budapest.  
DIÓSZEGI Vilmos, 1972, « Bán Aladár, a finnugor hitvilág kutatója », *Ethnographia*, Budapest.  
GYULA János, 1974, *Bán Aladár emlékezete*, Várpalota.

- KOROMPAY Bertalan, 1961, « Aladár Bán », *Kalevalaseuran vuosikirja*, n° 41, Helsinki.
- KOROMPAY Bertalan, 1961, « Aladár Bán », *Ethnographia*, Budapest.
- KÖNCZÖL Imre, 1986, « Két emberöltő a Kalevipoeg szolgálatában », *Szovjet irodalom*, Budapest.
- ORTUTAY Gyula, 1972, « Bán Aladár emlékezete », *Ethnographia*, Budapest.
- SZEGHALMI Elemér, 1961, « Bán Aladár halálára », *Vigilia*, Budapest.
- SZABÓ László Z., 1962, « Egy elfelejtett író-tudósról », *A Győr-Sopron megyei írók antológiája*, Győr.

## RÉSUMÉS

### **Aladár Bán and Finno-Ugrians**

Hungarian folklorist Aladár Bán (1871-1960) was, his whole life long, an untiring propagandist of close cultural relations between Finland, Estonia, and his own country – Hungary. As director of the Finnish and Estonian Institute of Budapest, he greatly contributed – through his books, articles, translations, poems and lectures – to a better mutual knowledge between the three Finno-Ugrian peoples of Europe, from the very beginning of the XX<sup>th</sup> century. He took special interest in Estonian literature, translating several works by Eduard Vilde, A. H. Tammsaare and Mait Metsanurk, and becoming famous in 1929 with the publication of his Hungarian translation of the Estonian national epic, “Kalevipoeg”. Regrettably, however, this book – for political reasons – was only re-published one year before Bán’s death. Aladár Bán also put up several Finno-Ugrian congresses or international meetings – in which he always took an active part – thus laying the foundations of a cultural cooperation between the three Finno-Ugrian nations of Europe. Not only was he a writer, a poet, a folklorist and a translator – he was also one of the most influent members of several literary and learned societies, and first of all, of the “Turanian Society”.

### **Bán Aladár és a finnugor népek**

A magyar néprajztudós és folklorista Bán Aladár (1871-1960) egész életén át a finnugor rokonság ügyének fáradhatatlan képviselője volt

hazájában. Mint a budapesti Finn és Észtl Intézet igazgatója nagyon sokat tevékenykedett az ügy érdekében, könyveket, tudományos és népszerűsítő cikkeket írt, előadásokat tartott, kiváló műfordításokat bocsátott közre. Ezzel nagymértékben hozzájárult ahhoz, hogy a magyarok jobban értsék és becsüljék úgy a finneket mint az észteket már a XX. század első éveiben, tehát mielőtt Európa három finnugor népe eljutott volna a nemzeti függetlenséghez az első világháború után. Több észtl szerző, mint például Eduard Vilde, A. H. Tammsaare, Mait Metsanurk műveit lefordította magyarra, de akkor vált igazán híressé, amikor 1929-ben az észtl nemzeti eposz – a Kalevipoeg – magyar fordítását közzé tette. Egy második kiadásra is sor került, de politikai okok miatt csak a halálát megelőző évben. Neki is köszönhető a két világháború közötti korszakban tartott finnugor kongresszusok szervezése, melyek az európai finnugor népek szorosabb kulturális együttműködését sikeresen előmozdították. Nemcsak író-, költő-, műfordítóként működött, nemcsak találkozókat és tudományos szimpóziumokat szervezett, hanem több évtizeden keresztül a Turáni Társaság egyik legtevékenyebb vezetője, valamint sok tudós és irodalmi társaság befolyásos tagja is volt.